

# FICHE PÉDAGOGIQUE DU SERVICE ÉDUCATIF

THÉÂTRE DU BEAUVAISIS - SCÈNE NATIONALE

SAISON 21.22



## BELLES ET BOIS

Emmanuelle Vo-Dinh  
Le Phare CCN du Havre Normandie

MER 05.01 9H45  
SAM 08.01 17H30

+ séances scolaires  
MAR 04, JEU 06,  
VEN 07.01  
9H45 + 14H15

## FRÉQUENTER

- **Lire/écouter/identifier** les différences (lieu, temps, personnages...)

*La Belle au bois dormant* des frères Grimm (1812)

*La Belle au bois dormant* de Charles Perrault (1697)

[https://www.youtube.com/watch?v=2H2K\\_ogqiGk](https://www.youtube.com/watch?v=2H2K_ogqiGk)

[https://www.youtube.com/watch?v=D9\\_hNhwkrWI](https://www.youtube.com/watch?v=D9_hNhwkrWI)

- **Regarder/sources iconographiques**

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3170841/f21.item>

<http://contesdefees.free.fr/styled-13/index.html>

Les élèves peuvent procéder à une analyse d'image par groupes (tableau : ce que je vois/comment je l'interprète)

- **Écouter**

Version de Kurt Masur et New York Philharmonic de *La Belle au bois dormant*, musique composée par Piotr Ilitch Tchaïkovsky pour le ballet éponyme en 1890 : <https://www.youtube.com/watch?v=Hawl19pyYyE>

- **Partir de la note d'intention**

« Les plus belles histoires commencent toujours par « Il était une fois.... » mais les meilleures histoires n'ont jamais de fin. Écrite pour un jeune public, *Belles et bois* s'empare des différentes versions du célèbre conte *La Belle au bois dormant*. En jouant avec les différents points de vue et la capacité naturelle des enfants à changer de rôle en basculant d'un univers à l'autre (sans jamais se préoccuper des questions de réalité), cette pièce chorégraphique s'appuie sur la faculté de dissociation propre à l'enfance. L'histoire de *La Belle au bois dormant* sert de support pour s'aventurer hors des sentiers battus : en proposant de remettre systématiquement en question la version qui vient d'être jouée pour la réinterpréter différemment, nous souhaitons permettre aux enfants d'accéder aux richesses de l'imaginaire. Il ne s'agit pas de chercher le sens à l'intérieur du signifiant du conte (tel qu'en parle par exemple Bettelheim dans *La psychanalyse des contes de fées*) mais d'utiliser tous les ressorts de l'histoire pour mettre en lumière la question du point de vue. »

# FICHE PÉDAGOGIQUE DU SERVICE ÉDUCATIF

THÉÂTRE DU BEAUVAISIS - SCÈNE NATIONALE  
SAISON 21.22



## PRATIQUER

- **Écrire une nouvelle version du conte**

(écriture collective sous la forme du conte express d'environ 10 à 15 lignes à l'aide d'amorces)

Situation initiale : Il était une fois...

Élément perturbateur : Mais un jour...

Péripéties/obstacles (2 ou 3) qui font intervenir opposants et adjuvants

Dénouement : Heureusement...

Situation finale : Et depuis ce jour...

Il est possible de faire piocher des mots ou des images éloignés de la version initiale qui vont faire évoluer cette version. Ces mots peuvent être proposés par chaque élève sur un morceau de papier (personnage, obstacle, lieu, objet)

- **Proposer des variations plastiques /collages** : créer une série (suite d'éléments de même nature ou possédant des points communs, un même sujet)

- **Danser** : un élève ou un groupe d'élèves part d'une phrase du texte ou d'une action (se piquer, s'évanouir, courir...) et propose une version chorégraphique de cette phrase, le groupe suivant reprend la proposition en ajoutant une variation (lenteur, rapidité, répétition, inversion...) et ainsi de suite.

## S'APPROPRIER

### Variations et libertés narratives

#### Réécritures

Comment le spectacle s'articule-t-il entre la narration chorégraphiée de *La Belle au bois dormant* des frères Grimm, le récit de Charles Perrault et les différentes déclinaisons de plus en plus farfelues ?

Vous pourrez utiliser les mots suivants et en ajouter : Déploiement/répétition/variation/accélération/départition...

Que permettent ces variations ? (changements de rôles, enregistrements, mots clés, quizz...)

D'autres contes ou personnages sont-ils associés ? Comment ?

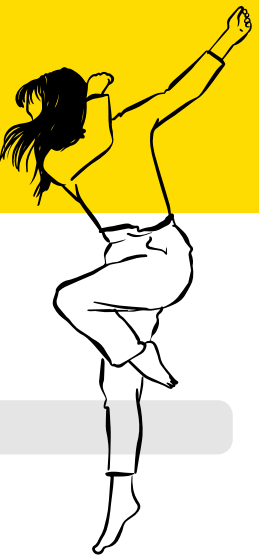
### Bunraku et mise en abyme

Comment la dernière séquence s'inspire-t-elle du Bunraku ? (type de théâtre japonais créé au 17<sup>ème</sup> siècle à la même époque que celle où Perrault a écrit *La Belle au bois dormant* dans lequel des acteurs/manipulateurs entièrement revêtus de noir manipulent à vue des marionnettes à taille humaine)

En quoi est-elle une mise en abyme ?

# FICHE PÉDAGOGIQUE DU SERVICE ÉDUCATIF

THÉÂTRE DU BEAUVAISIS - SCÈNE NATIONALE  
SAISON 21.22



## PROLONGER

### Musique

La composition musicale emprunte et recycle différents matériaux musicaux dont *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski.

### Arts plastiques

### Enseignant.e missionné.e en cours de recrutement

Service éducatif du Théâtre du Beauvaisis  
[serviceeducatif@theatredubeauvaisis.com](mailto:serviceeducatif@theatredubeauvaisis.com)

### Théâtre du Beauvaisis - scène nationale

40 rue Vinot Préfontaine - 60 007 Beauvais cedex  
03 44 06 08 20

[WWW.THEATREDUBEAUVAISIS.COM](http://WWW.THEATREDUBEAUVAISIS.COM)

Théâtre  
du SCÈNE NATIONALE  
Beauvaisis

## BELLES ET BOIS

Emmanuelle Vo-Dinh  
Le Phare CCN du Havre Normandie

MER 05.01 9H45  
SAM 08.01 17H30

+ séances scolaires  
MAR 04, JEU 06,  
VEN 07.01  
9H45 + 14H15

### EN IMAGES

photos L.Delamotte-Legrand



## ANNEXE 1

### La Belle au bois dormant

Jacob et Wilhelm Grimm  
Traduction de René Bories

Il y a très longtemps un roi et une reine s'alanguissaient de n'avoir pas d'enfant. Chaque jour ils se lamentaient : — « Si nous pouvions avoir un enfant ! » Mais ils ne pouvaient toujours pas en avoir.

Un jour cependant, alors que la reine était allongée dans son bain, une Grenouille coassa dans la prairie et lui parla ainsi : — « Ton vœu sera exaucé, l'an à venir tu mettras au monde une fille. »

La prédiction de la Grenouille se réalisa et la reine mit au monde une fille qui était si belle que le roi en fut rempli de joie et fit donner une grande fête. Il ne fut pas seulement invité la famille, les amis, les connaissances mais encore toutes les femmes sages du royaume pour qui l'enfant aurait de la grâce et de l'importance. Il y en avait treize dans le royaume mais comme il n'y avait que douze assiettes en or dans lesquelles elles devaient manger, l'une d'elles devrait rester chez elle. La fête fut donnée avec faste et lorsqu'elle se termina les femmes sages vinrent pour offrir leurs merveilleuses offrandes : une lui offrit la Vertu, une autre la Beauté, la troisième la Richesse et encore tout ce qui peut se souhaiter dans ce monde.

Lorsque la onzième eut prononcé son offrande, entra brusquement la treizième. Elle voulait ainsi se venger de n'avoir pas été invitée et sans saluer ni regarder personne elle prononça d'une voix puissante : — « La fille du roi se piquera avec un fuseau lors de sa quinzième année et en tombera morte. » Et sans un mot de plus, elle fit demi-tour et quitta la salle.

Tout le monde en fut atterré lorsqu'entra la douzième femme sage qui n'avait toujours pas prononcé son offrande. Ne pouvant lever le mauvais sort mais seulement l'adoucir, elle annonça : — « Elle ne tombera pas morte mais dans un profond sommeil de cent années. » Le roi qui voulut protéger sa chère enfant fit promulguer un décret par lequel tous les fuseaux de son royaume devaient être brûlés.

Les dons des femmes sages furent pleinement exaucés car l'enfant était si belle, modeste, bonne et pleine de bon sens que tous lui témoignaient beaucoup d'amour. Arriva le jour où elle eut précisément quinze ans et durant lequel le roi et la reine se furent absentés du château où la fillette resta seule. Elle se rendit partout pour le plaisir, inspectant les pièces, les chambres et parvint finalement dans une vieille tour. Elle monta les marches en colimaçon et arriva devant une petite porte. Dans la serrure il y avait une vieille clef rouillée et lorsqu'elle la tourna la porte s'ouvrit sur une vieille femme assise dans une pièce minuscule et qui filait avec application son lin.

— « Bonjour, petite mère », dit la fille du roi, — « Que fais-tu là ? » — « Je file », dit la vieille et elle hocha la tête. — « Qu'est-ce que cette chose qui sautille joyeusement ? » questionna la fillette qui prit le fuseau et voulut aussi filer.

À peine eut-elle touché le fuseau que le sort fut accompli, elle se piqua le doigt. Dans l'instant où elle ressentit la piqûre, elle tomba sur le lit qui se trouvait là et plongea dans un profond sommeil. Et ce sommeil se répandit sur tout le château : le roi et la reine qui venaient d'y revenir entrèrent dans la grande salle et sombrèrent aussi dans le sommeil et toute la cour avec eux.

Les chevaux dans l'écurie, les chiens dans la cour, les colombes sur le toit, les mouches sur le mur, oui, le feu qui fasseyait dans l'âtre, tout devint tranquille et s'endormit. Le rôti cessa de brunir et le cuisinier dont l'apprenti avait fait une bêtise et qui voulait lui tirer les cheveux, s'endormit aussi. Même le vent se calma et dans les arbres auprès du château plus une feuille ne bougeait.

Autour du château, une haie d'aubépines commença à croître qui chaque année devenait de plus en plus haute et qui enfin entourait tout le château si bien que l'on ne pouvait plus rien en voir, pas même la flamme qui flottait sur le toit.

## ANNEXE 2

Alors il courut dans le pays, la légende de la Belle au Bois Dormant car c’est ainsi que fut nommée la fille du roi, si bien que tous les fils de roi se rendaient dans le royaume et voulaient fendre la haie vive. Mais c’était impossible car les épines avaient comme des bras qui se tenaient fortement ensemble, les jouvenceaux y restaient accrochés sans pouvoir s’en défaire pour mourir d’une fin atroce.

Bien des années plus tard vint un fils de roi qui entendit un vieil homme raconter l’histoire de la haie d’aubépine derrière laquelle se trouvait un château. Dans celui-ci, une splendide fille de roi qu’on appelait Belle au Bois Dormant y sommeillait depuis cent ans ainsi que le roi, la reine et toute la cour. Le vieil homme tenait de son grand-père que de nombreux fils de roi étaient venus et avaient tenté de franchir la haie mais ils y étaient restés accrochés pour mourir d’une triste fin.

Alors le jouvenceau déclara : — « Je ne crains rien, et je veux voir la Belle au Bois Dormant. » Le vieil homme voulut l’en dissuader mais le jeune homme ne voulut rien écouter.

Cependant les cent années s’étaient écoulées et le jour était venu où la Belle au Bois Dormant devait se réveiller. Alors que le fils du roi s’approchait de la haie d’épines, il y avait de hautes et belles fleurs qui s’écartèrent pour le laisser passer sans le blesser et qui se refermaient de nouveau en haie vive. Dans la cour du château, il vit les chevaux et les chiens de chasse à la robe tachetée, allongés et endormis, sur le toit, les colombes étaient perchées la tête enfouie sous leur aile. Lorsqu’il pénétra dans la bâtisse, les mouches dormaient collées au mur, le cuisinier tendait encore le bras pour se saisir de l’apprenti et la servante était assise devant la poule noire qu’elle devait plumer. Puis il alla dans la grande salle où toute la cour était allongée et était endormie et en haut sur le trône reposaient le roi et la reine. Il poursuivit son chemin, tout était si calme qu’il entendait sa respiration et enfin il entra dans la tour et ouvrit la porte de la petite pièce dans laquelle sommeillait la Belle au Bois Dormant…

Elle gisait là si belle qu’il ne pouvait en détourner les yeux, il se pencha et lui donna un baiser. Alors qu’il l’effleurait de ses lèvres, la Belle au Bois Dormant, battit des paupières, se réveilla et le regarda avec affection. Puis ils descendirent ensemble, le roi se réveilla, la reine et toute la cour avec et se regardèrent en ouvrant de grands yeux.

Et les chevaux dans la cour se levèrent et ruèrent ; les chiens de chasse sautèrent et remuèrent la queue ; les colombes sur le toit sortirent la tête de dessous leur aile regardèrent ça et là puis s’envolèrent vers les champs ; les mouches sur le mur bourdonnèrent à nouveau ; le feu dans l’âtre crépita et reprit sa cuisson ; le rôti repris sa brunissure ; le cuisinier envoya une taloche à l’apprenti qui se mit à crier ; et la servante finit de plumer la poule.

Enfin les noces du prince avec la Belle au Bois Dormant purent être données avec faste et ils vécurent heureux jusqu’à leurs derniers jours.

### La Belle au bois dormant (1697)

Charles Perrault

*Les Contes de Perrault*,
Texte établi par Pierre Féron (chanoine),
Casterman, 1902 (p. 16-23)

La Belle au bois dormant

Il était une fois un roi et une reine qui étaient si fâchés de n’avoir point d’enfants, si fâchés qu’on ne saurait dire. Enfin, pourtant il leur naquit une fille. On fit un beau baptême ; on donna pour marraine à la petite princesse toutes les fées qu’on put trouver dans le pays (il s’en trouva sept), afin que, chacune d’elles lui faisant un don, comme c’était la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avait un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d’elles un couvert magnifique, avec un étui d’or massif où il y avait une cuiller, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamants et de rubis. Mais, comme chacun prenait place à table, on vit entrer une vieille fée, qu’on n’avait point priée, parce qu’il y avait plus de cinquante ans qu’elle n’était sortie d’une tour, et qu’on la croyait morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n’y eut pas moyen de lui donner un étui d’or massif, comme aux autres, parce que l’on n’en avait fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crut qu’on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d’elle, l’entendit et, jugeant qu’elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu’on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu’il lui serait possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune lui donna pour don qu’elle serait la plus belle personne du monde ; celle d’après, qu’elle aurait de l’esprit comme un ange ; la troisième, qu’elle aurait une grâce admirable à tout ce qu’elle ferait ; la quatrième, qu’elle danserait parfaitement bien ; la cinquième, qu’elle chanterait comme un rossignol ; et la sixième, qu’elle jouerait de toutes sortes d’instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit, en branlant la tête encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d’un fuseau, et qu’elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n’y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : « Rassurez-vous, roi et reine, votre fille n’en mourra point ; il est vrai que je n’ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait ; la princesse se percera la main d’un fuseau ; mais, au lieu d’en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil, qui durera cent ans, au bout desquels le fils d’un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d’éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un édit par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d’avoir des fuseaux chez soi, sur peine de vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine étant allés à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu’au haut d’un donjon, dans un petit galetas où une bonne vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n’avait point ouï parler des défenses que le roi avait faites de filer au fuseau. « Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la princesse. — Je file ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connaissait pas. — Ah ! que cela est joli ! reprit la princesse ; comment faites-vous ? donnez-moi que je voie si j’en ferais bien autant. » — Elle n’eut pas plus tôt pris le fuseau, que, comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d’ailleurs l’arrêt des fées l’ordonnait ainsi, elle s’en perça la main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on jette de l’eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l’eau de la reine de Hongrie ; mais rien ne la faisait revenir.

Alors le roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu’il fallait que cela arrivât, puisque les fées l’avaient dit, fit mettre la princesse dans un bel appartement du palais, sur un lit en broderie d’or et d’argent. On eût dit un ange, tant elle était radieuse ; car son évanouissement n’avait point ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l’entendait respirer doucement : ce qui faisait voir qu’elle n’était pas morte.

Le roi ordonna qu’on la laissât dormir en repos, jusqu’à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avait sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans, était dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l’accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie, en un instant, par un petit nain qui avait des bottes de sept lieues (c’était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d’une seule enjambée). La fée partit aussitôt et on la vit, au bout d’une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi alla lui présenter la main, à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu’il avait fait ; mais, comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux château : voici ce qu’elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce château (hors le roi et la reine) : gouvernantes, filles d’honneur, femmes de chambre, gentilshommes, officiers, maîtres d’hôtel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les écuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de la basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui était auprès d’elle sur son lit. Dès qu’elle les eût touchés, ils s’endormirent tous, pour ne se réveiller qu’en même temps que leur maîtresse, afin d’être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin. Les broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s’endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n’étaient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chère enfant sans qu’elle s’éveillât, sortirent du château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d’en approcher. Ces défenses n’étaient pas nécessaires ; car il crût dans un quart d’heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d’épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n’y aurait pu passer ; en sorte qu’on ne voyait plus que le haut des tours du château, encore n’était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n’eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu’elle dormirait, n’eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors, et qui était d’une autre famille que la princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c’était que des tours qu’il voyait au-dessus d’un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu’il en avait ouï parler : les uns disaient que c’était un vieux château où il revenait des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu’un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu’il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu’on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne savait qu’en croire, lorsqu’un vieux paysan prit la parole et lui dit : « Mon prince, il y a plus de cinquante ans, que j’ai ouï dire à mon père qu’il y avait dans ce château une princesse ; qu’elle y devait dormir cent ans, et qu’elle serait réveillée par le fils d’un roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune prince, à ce discours, crut, sans balancer, qu’il mettrait fin à une si belle aventure, et résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. À peine s’avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s’écartèrent d’elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le château qu’il voyait au bout d’une grande avenue où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l’avait pu suivre, parce que les arbres s’étaient rapprochés dès qu’il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu’il vit d’abord était capable de le glacer de crainte. C’était un silence affreux : l’image de la mort s’y présentait partout, et ce n’étaient que des corps étendus d’hommes et d’animaux qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu’ils n’étaient qu’endormis ; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu’ils s’étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre ; il monte l’escalier ; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l’épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l’éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s’approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d’elle.

Alors, comme la fin de l’enchantement était venue, la princesse s’éveilla, et, le regardant : « Est-ce vous, mon prince ? lui dit-elle ; vous vous êtes bien fait attendre. » Le prince, charmé de ces paroles, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance. Ses discours furent mal rangés. Il était plus embarrassé qu’elle, et l’on ne doit pas s’en étonner : elle avait eu le temps de songer à ce qu’elle aurait à lui dire.

Cependant tout le palais s’était réveillé avec la princesse : chacun songea faire sa charge ; et, ils mouraient de faim. La dame d’honneur, pressée comme les autres, s’impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande était servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle était toute habillée, et fort magnifiquement ; mais il se garda bien de lui dire qu’elle était habillée comme mère-grand, et qu’elle avait un collet monté ; elle n’en était pas moins distinguée.

Ils passèrent dans un salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu’il y eût près de cent ans qu’on ne les jouât plus ; et, après soupé, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château.

Le prince vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfants, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l’Aurore, et le second, un fils, qu’on nomma le Jour, parce qu’il paraissait encore plus beau que sa sœur.

La reine parla plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, mais il n’osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignait, quoiqu’il l’aimât, car elle était de race ogresse, et le roi ne l’avait épousée qu’à cause de ses grands biens. On disait même tout bas à la cour qu’elle avait les inclinations des ogres, et qu’en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne lui voulut jamais rien dire.

Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu’il se vit le maître, il déclara publiquement son mariage, et alla en grande cérémonie quérir la reine sa femme dans son château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle rentra au milieu de ses deux enfants.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l’empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la régence du royaume à la reine sa mère, et lui recommanda fort sa femme et ses enfants : il devait être à la guerre tout l’été ; et, dès qu’il fut parti, la reine mère envoya sa bru et ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maître d’hôtel : « Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. — Ah ! madame, dit le maître d’hôtel… — Je le veux, dit la reine (et elle le dit d’un ton d’ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je la veux manger à la sauce Robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu’il ne fallait pas se jouer à une ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et lui demander du bonbon. Il se mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce que sa maîtresse l’assura qu’elle n’avait rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l’avait donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu’elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maître d’hôtel : « Je veux manger à mon soupé le petit Jour. » Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l’autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros singe : il n’avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l’ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là : mais, un soir, cette méchante reine dit au maître d’hôtel : « Je veux manger la reine à la même sauce que ses enfants. » Ce fut alors que le pauvre maître d’hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu’elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche ; et le moyen de trouver dans la ménagerie une bête aussi dure que cela ? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre dans l’intention de n’en pas faire à deux fois. Il s’excitait à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il lui dit, avec beaucoup de respect, l’ordre qu’il avait reçu de la reine mère. « Faites votre devoir, lui dit-elle en lui tendant le col ; exécutez l’ordre qu’on vous a donné ; j’irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants, que j’ai tant aimés ! » car elle les croyait morts, depuis qu’on les avait enlevés sans lui rien dire.

« Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître d’hôtel, tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d’aller revoir vos chers enfants ; mais ce sera chez moi, où je les ai cachés, et je tromperai encore la reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. » Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c’eût été la reine : elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au roi, à son retour, que les loups enragés avaient mangé la reine sa femme et ses deux enfants.

Un soir qu’elle rôdait, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour, qui pleurait, parce que la reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu’il avait été méchant ; et elle entendit aussi la petite Aurore, qui demandait pardon pour son frère. L’ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfants, et, furieuse d’avoir été trompée, elle commanda, dès le lendemain matin, avec une voix épouvantable qui faisait trembler tout le monde, qu’on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu’elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la reine et ses enfants, le maître d’hôtel, sa femme et sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendait pas sitôt, entra dans la cour, à cheval ; il était venu en poste, et demanda, tout étonné, ce que voulait dire cet horrible spectacle. Personne n'osait l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en être fâché : elle était sa mère ; mais il s'en consola bientôt avec sa femme et ses enfants.